

**PATRICK
FOLLÉA**

**QUAND
ON PARLE
DU LOUP**



Patrick Folléa

Quand on parle du loup

© Patrick Folléa, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5633-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon père
qui ne voit plus mais à qui je lirai ce livre*

« C'est drôle, la route n'est plus du tout la même, avec le soleil... »
(Aragon, *La semaine simple*)

Introduire, tout le monde le dit, c'est le plus difficile... Pourtant, il faut bien y passer ! Un roman sans introduction, si c'était possible, ça se saurait. De sorte qu'un jour, après avoir longuement hésité, sans trop savoir comment ni pourquoi, je me lancerai. Après tout, me dirai-je ce jour là, que risques-tu ? Qui ne tente rien n'a rien.

Quand on n'est pas très à l'aise, mieux vaut faire simple: Unité de temps, unité de lieu, un seul personnage - c'est la recette. Imaginer, par exemple, une respectable maison d'édition ; y trouver le salon ; meubler ce salon d'un canapé ; préciser qu'allongée sur ce canapé, une jeune et jolie femme ; qu'un manuscrit dans ses mains ; rajouter quelques liaisons, une pincée de ponctuation (très important, la ponctuation) et hop le tour est joué ! Il n'y a plus qu'à planter une nouvelle phrase.

Les choses, ensuite, sont plus faciles. Mon pas, léger comme la plume, glisse sur la feuille du parquet ; me porte près de la dame, deux mètres environ, peut-être moins ; elle, plongée dans sa lecture, ne me voit pas. Plongée dans sa lecture... Ne devrais-je pas plutôt dire : plongée dans sa rature ? Car la dame en question, manifestement, rature - rature au moins autant qu'elle lit. Normal, me direz-vous, puisque c'est une correctrice. Par profession une correctrice rature ! Certes mais : rature rageusement. Et aussi : grommelle que vraiment, pas possible d'écrire des trucs pareils, ras-le-bol de ces histoires abracadabrantiques.

Dans une maison d'édition, croyez-moi, ce genre de propos n'augure rien de bon. Si l'auteur a l'ambition d'être publié, j'ai idée que c'est raté.

D'ailleurs n'ai-je pas raison ? Deux minutes plus tard exactement, elle ouvre la fenêtre et y balance l'objet de son courroux. De sorte qu'exposé aux lois de la gravité, le manuscrit choit ; que les passants d'en bas, subodorant qu'une scène de ménage est sans doute à l'origine du projectile, lèvent le nez ; que n'apercevant rien, ils poursuivent leur route (avec cette pluie, remarquez, on n'a pas envie de s'attarder) ; que personne ne ramasse la reliure endommagée dont les feuilles inévitablement et regrettablement s'amollissent.

Un peu plus tard et vingt mètres plus haut Zoé (tel est son prénom) fume une cigarette. Tremblante encore, visage défait, elle regarde Paris-lumière qui gronde comme un chien mouillé. Que lui arrive-t-il ? Défenestrer un manuscrit, ça n'est pas son genre. Ni celui de la maison d'ailleurs. Cet écrivain de troisième

classe n'en méritait pas tant... Elle est si lasse. Un instant très bref elle se voit basculer dans le vide, en finir ici et tout de suite mais ça n'est pas sérieux, elle joue simplement à se faire peur. Et bien vite elle rentre au chaud.

Je préfère largement ça, pour ne rien vous cacher. J'ai déjà fait l'expérience de perdre mon héros dès les premières pages, c'est assez délicat à gérer. Convenons-donc que ce premier mardi de novembre vers les vingt-et-une heures, Zoé Bedu quitte intacte les bureaux de la célèbre maison Coccinelle qui l'emploie depuis dix ans. Intacte vraiment ? La suite montrera que les apparences sont trompeuses. Quant au manuscrit, lorsqu'on l'interrogera, elle fera état d'un vol. Ainsi évitera-t-elle de mentir, ce qu'elle a toujours détesté.

Mais à propos, avant qu'on aborde la suite de ce récit, que devient le fameux manuscrit ? Eh bien l'histoire, croyez-moi, n'est pas banale. Figurez-vous que Monsieur Chaussemiche, directeur du zoo de Vincennes, qui passe justement et par hasard sous les fenêtres de Coccinelle, s'en empare ; qu'en homme curieux qu'il est, il le feuillette ; qu'horrifié par ce qu'il y trouve, il se rend à la police ; que le Commissaire patiemment l'écoute mais que puis-je faire pour vous cher Monsieur lui dit-il, ça n'est qu'une fiction, le délit n'est pas constitué, vous n'avez qu'à le détruire, ce manuscrit, si vous êtes si inquiet, comme ça on n'en parlera plus ; ce que Monsieur Chaussemiche, encore tremblant, à peine a-t-il regagné son zoo, s'empresse de faire.... en le confiant au lion Néron qui le dévore en moins de temps qu'il n'en faut pour le lire. Ouf, fait Monsieur Chaussemiche, soulagé enfin, qui respire. Mais il a tort ! Car l'auteur du manuscrit n'étant pas idiot, il l'a adressé à plusieurs éditeurs et devinez quoi ? L'un d'entre eux, courageusement, le publiera.

Ainsi tous les événements relatés dans ce livre, pour incroyable qu'ils furent, advinrent.

Première partie

I

Trente-quatre ans et des brouettes avant cette soirée mémorable, sur la banquette arrière d'une Renault 16 assez largement déglinguée immatriculée 18 (Cher), Zoé Bedu pousse son premier cri. Hector son géniteur s'enfilait un litron au bar du village quand la ferme, aimablement, prévint : Hector ta femme perd les eaux ! Le « j'aime mieux l'vin d'ici qu'l'eau d'là » qu'en réponse il éructa fut le mot de sa vie - fut-il volontaire ? Il n'y en eut, en tout cas, jamais d'autre. Notre homme termina sa bouteille, pissa en plein champ, chercha ses clés : la pauvre Madeleine survécut à l'accouchement mais on dut remplacer la banquette arrière de la voiture qui bien que soigneusement récurée, attirait encore les mouches. Il est vrai qu'en Berry il y a moins de voitures que de diptères – ceci expliquant cela.

Ah le Berry ! Le Berry, pour les nombreux lecteurs étrangers de cet ouvrage dont je suis fier d'annoncer qu'il a été traduit en deux cent cinquante-quatre langues et dialectes, est une région centrale et isolée du centre de la France, Europe occidentale. C'est un pays vert, plein d'ânes et de moutons, où l'on s'emmerde facilement ; les pommes de terre y sont pourtant excellentes. J'ai souvenir d'un arrêt imposé à Vierzon où l'on me servit une galette de tubercules absolument remarquable. La recette consiste à ajouter à l'appareil d'une pâte feuilletée une quantité variable de purée lisse de patates. Plus la quantité ajoutée est élevée, moins la pâte lève à la cuisson et plus le cœur de la galette est moelleux. En gros, plus ça bourre plus c'est meilleur vous me suivez ? On peut aussi intégrer de la purée entre deux feuilles de pâte et monter la chose mais là je m'égare, revenons à nos moutons.

Hector désirant un garçon fut amèrement déçu qu'on lui délivrât une pisseuse. Pourtant son dépit, gonflant comme pâte à Vierzon, fut de courte durée. À la sortie d'un virage assez sec quoique rendu glissant par la pluie, la mobylette qu'il enfourchait heurta de plein fouet un troupeau qui circulait en sens inverse. Entre homme et bêtes, le choc fut extrême. Le Berrichon libéré dont j'ai retrouvé aux archives de Bourges le numéro spécial qu'on publia pour l'occasion, relate admirablement la violence de l'événement. Hector, qui s'empala sur une corne, mourut instantanément d'une hémorragie interne, pathologie d'autant plus fatale qu'il souffrait à l'époque, au dire du médecin légiste, d'une violente crise

hémorroïdaire. La maréchaussée arrivée rapidement sur les lieux ne put que constater le décès. La responsabilité de l'accident incombait entièrement au défunt, le troupeau tenant sa droite et étant à jeun.

Restée seule, la pauvre Madeleine s'avéra incapable de faire tourner l'exploitation. Elle vendit les animaux à la foire et la ferme à un parisien avide de nature sauvage ; elle perdit un peu la tête aussi. « Depuis que mon mari est mort, répétait-elle en boucle, il n'y a plus de bêtes à cornes dans la maison ». Un an plus tard, dans le petit pavillon qu'elle avait acheté, elle fut volatilisée par l'explosion d'une bouteille de gaz alimentant sa cuisinière. Sa mort ne fut pas inutile puisqu'à la suite de cet accident rarissime, on édicta la norme européenne EUR/GDL/TUY/FLEX/1980 sur la longueur maximale des tuyaux de raccordement flexibles en milieu ouvert. On ne retrouva de Madeleine qu'un pied miraculeusement équipé de ses cinq orteils ; il fut enterré à côté d'Hector, une belle matinée d'hiver, dans le petit cimetière de Préveranges jouxtant la Joyeuse.

La petite, ce jour-là confiée à une voisine, avait miraculeusement échappé au désastre. On ne connaissait aucun parent aux deux époux hors le frère de l'explosée qui ému par la tragédie, convainquit sa compagne d'accueillir l'enfant. Après une brève enquête de moralité, celle-ci leur fut confiée.

Ainsi Zoé, dans son malheur, passa-t-elle de l'état de berrichonne à celui de parisienne.

On s'abstiendra de commenter.